



Jérôme Meizoz

Séismes

ZOE

Poche

JÉRÔME MEIZOZ

SÉISMES

Préface de Claire Devarrieux

ZOE

Poche

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse,
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2022

www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Notter + Vigne

Illustration : © Everett Collection /

Bridgeman Images

ISBN 978-2-88927-987-6

ISBN EPUB: 978-2-88907-066-4

ISBN PDFWEB: 978-2-88907-067-1

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

PRÉFACE

Valais de cœur. Une enfance en Suisse dans les années 70

Tous les étés de l'enfance se ressemblent: «Les grandes vacances n'en finissaient pas. Le temps dans la rue avait simplement cessé de couler.» Le temps passe pourtant, et *Séismes*, de petits cataclysmes en fortes sensations, par étapes qui omettent les transitions, raconte comment on devient un homme. Le point de vue est celui de l'adulte qui se penche sur son passé, en veillant à faire rentrer son «je» dans le rang de sa classe d'âge. «Jeunes bestiaux» convoyés le matin au collège, ou lâchés dans un camp scout, ils sont bloc d'énergie, goutte

de mercure, toujours ensemble, « nos adolescences irritent le Chanoine ». La plupart des chapitres commencent sur un « on » démocratique : « On avait consigne de rassembler les caisses de carottes avant la tombée du jour. »

Français régional de Suisse

Mais on ne peut pas partager tous les souvenirs, ce serait excessif. Les pères ne sont pas les mêmes pour tout le monde. Celui du narrateur reçoit son salaire « de main à main ». Ses activités sont mystérieuses, du moins pour un lecteur français : « En costume sombre, serviette sous le bras, père partait pour l'Assemblée de Commune. » Est-ce juste le jour où il a battu son fils, ou bien chaque matin ? Il y a une machine à écrire dans son bureau, ainsi qu'un coffre où ranger l'argent en deux enveloppes qui n'ont pas l'air épaisses. L'enfant est sensible aux expressions telles que « l'argent sale » ou bien : « En Suisse beaucoup d'argent dormait. »

Cela se passe dans un village, au cours des années 1970, bien que l'apparition

de la télévision dans le texte fasse plutôt années 60. L'enfant attrape en cours de route un film en noir et blanc, au moment où Michel Strogoff recouvre la vue pour découvrir une femme nue. Il est avec ses frères, ou peut-être ses amis : «Mère brasse la soupe à la cuisine. Pourvu qu'elle ne vienne pas nous déranger maintenant.» Des verbes encore plus curieux que ce verbe brasser (on lit aussi «il brassait toute la guerre dans sa tête blonde») viennent s'enchâsser dans une syntaxe délicieuse autant qu'irréprochable. Lorsque l'enfant devenu grand, mais resté timide, rencontre les filles à la digue, il se sent «arriéré, les vêtements indécis, tout bardouflé de campagne». Il n'est pas nécessaire de connaître le français régional de Suisse pour comprendre.

Les figures féminines sont de plusieurs sortes : il y a «Madame Vanier, l'impeccable paroissienne», si belle sur ses talons très hauts, si parfumée qu'elle fait oublier son commerce d'électroménager ; «Ma Sœur», qui n'a pas connu le passage par l'homme et les grossesses ; «la fille au visage de cochon jeune»,

image cochonne, donc ; la tante, dépositaire des récits familiaux, et puis la mère. La mère emmène le petit faire la tournée des pauvres au moment de Noël ou de Pâques. Il n'aime pas ça : « Mère déposait son paquet sur la table. Comme si elle se régalaient, Madame Rose enroulait sa langue pareille à un escargot tiède. » Selon sa méthode, qui est de dissocier autant que possible l'événement et son commentaire, et de jouer au mikado avec la chronologie, l'auteur ne dit pas à cet endroit précisément qu'il aurait volontiers continué à déposer un baiser sur la joue répugnante de Madame Rose, si c'était là le prix à payer (nous extrapolons) pour demeurer au côté de sa mère. La première phrase du livre, en effet, porte en elle la double singularité du style et de la vie du narrateur : « Quand mère s'est jetée sous le train, il a bien fallu trouver une femme de ménage. »

Locataire

L'auteur, Jérôme Meizoz (on ne prononce pas le z final, pas plus que pour

Ramuz, le grand aîné de la littérature romande), est un universitaire et romancier né en 1967 à Vernayaz, dans le Valais. Comme auspices pour *Séismes*, il a choisi une citation de Zouc : « Mon village, je peux le dessiner maison par maison. Je le connais comme mon sac à main. » Et une autre de Maurice Chappaz : « L'encre est la partie imaginaire du sang. » Le livre a partie liée avec l'autobiographie et avec l'humour suisse. En tout cas, pour l'humour, c'est évident. Il est question de drapeaux, de Belge bizarre, de paquetage et de plaques d'immatriculation qu'il faut rendre à l'État. Sans parler du locataire qui s'attendait à devoir déménager d'un instant à l'autre : « Depuis des années, à chaque saison, notre voisin mettait en œuvre l'exercice complet. Il empaquetait tout le contenu de son appartement en deux jours. »

Claire Devarrieux

Ce texte a paru dans Libération le 28 mars 2013.

SÉISMES

*Mon village, je peux le dessiner maison par maison.
Je le connais comme mon sac à main.*

Zouc

L'encre est la partie imaginaire du sang.

Maurice Chappaz

1

Quand mère s'est jetée sous le train, il a bien fallu trouver une femme de ménage. Père était sur les routes dès l'aube pour le travail, je l'entendais tousser longuement le tabac de la veille, mettre rageusement ses habits, avaler en vitesse le pain et le fromage. Puis il criait un nom d'enfant, le mien, par la cage d'escalier, pour que l'école ne soit pas manquée. L'appel était si brusque, incontestable, malgré le diminutif affectueux, qu'il signait d'un coup le retour à la vie diurne. Père claquait la porte et le silence régnait dans l'appartement jusqu'au soir.

Il a bien fallu trouver une femme de ménage pour faire les gestes de mère, mais seulement ceux qui s'adressaient aux sols, aux vitres, aux tissus. Une femme

de ménage pour les chemises de père, impeccables tous les matins, pour les chaussettes de père qu'il ne savait pas reprendre.

Elle a été là un matin d'été, une voisine, toujours active, fumeuse, sévère mais non sans bonhomie. Elle me connaissait depuis toujours, j'avais joué sur la Place, tous les enfants s'éclaboussaient à la fontaine. Elle emmenait avec elle sa fille de trois ans. J'en avais presque dix.

Ce doit être les vacances, ou la fête d'un saint local qui nous donne congé. Je suis à l'étage avec l'enfant qui court un peu partout, rit, grimace, s'amuse dans ce nouvel espace. En bas, j'entends l'aspirateur cogner contre les meubles, la serpillière serrée dans le seau, et le briquet claquer à chaque cigarette.

Tout de suite je m'attache à elle, mignonne, menue, irrésistible. Elle me fait confiance, me suit dans chaque déplacement, cherche à jouer. Je lui donne des livres, des peluches. Elle sourit.

Je suis plein d'une tristesse qui fermente en silence comme un vin abandonné. Et le sourire ne me comble pas,